classical crisis »), les humanistes de la Renaissance tentent d'imiter une grandeur passée dont les vestiges visibles sont signes d'anéantissement : de là, une « anxiété » dont le meilleur exemple est Du Bellay et dont l'explication est fournie par J. Lacan, une crise d'identité projetée au théâtre sur les personnages des pièces « romaines » de Ben Johnson et de Shakespeare, qui ont à la fois à détruire et reconstruire Rome. C. Vout (« Sizing up Rome, or theorizing the overview ») s'interroge sur ce qu'apporte la vision de la ville du haut d'une colline, qui fut celle d'un P. Ligorio ou d'un Martial ; chez Claudien, elle lui semble « totalisante », comparée à la vision fragmentaire du piéton ; dans celle du peintre romantique Palmer, Rome antique et Rome moderne coexistent : depuis une hauteur, la Ville n'apparaît donc pas comme un palimpseste ; la vue d'ensemble fait disparaître les différences entre la ville du passé et celle du présent. M. Balina (« Ancient Rome for little comrades ; the legacy of classical antiquity in Soviet children's literature ») s'intéresse au cas de la Russie, où d'abord les tsars eurent Rome comme référence, par exemple pour l'architecture de Saint-Pétersbourg, et où Rome fut ensuite présentée par la propagande communiste comme lieu paradigmatique de la lutte des classes, en particulier dans des romans pour enfants. Pour conclure, E. Theodorakopoulos (« The sites and sights of Rome in Fellini's films : ''not a human habitation but a psychical entity'' ») rappelle que Freud prenait comme exemple de notre psychisme une Rome dont toutes les phases de développement subsisteraient : telle est la Rome de Fellini — artificielle et construite — une ville de spectacles où passé et présent se confondent ; en guise de promenade, rejetant la structure narrative conventionnelle, le metteur en scène propose une collection de fragments, de moments dans lesquels les protagonistes se meuvent librement, comme en rêve.

La diversité des points de vue, entre lesquels les éditeurs s'efforcent d'établir un lien dans l'introduction, les rapprochements entre auteurs, entre genres littéraires, la confrontation des arts et des époques, ainsi que certaines perspectives inhabituelles, font l'intérêt de cet ouvrage ; mais sa lecture est rendue parfois difficile par un recours insistant à la « psycho-géographie » à propos de l'influence exercée par Rome sur la pensée occidentale.

M.-J. Kardos.

Histoire des sciences

Anja Wolkenhauer, *Sonne und Mond, Kalender und Uhr. Studien zur Darstellung und poetischen Reflexion der Zeitordnung in der römischen Literatur* (Collection « Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte », n° 103) : Göttingen, De Gruyter, 2011, 373 pages.

L'auteur introduit son enquête en citant deux textes importants : le premier est le fragment 1 de la *Boeotia* de Plaute, dans lequel un personnage proteste contre le décompte fastidieux des heures entraîné par l'installation d'un cadran solaire : dans son enfance, dit-il, son estomac était sa seule horloge ; le deuxième texte est le passage bien connu de Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, 36, 72) dans lequel le naturaliste loue l'érection de l'obélisque du Champ de Mars par Auguste du fait qu'il permettait de déterminer la longueur des jours et des nuits. 250 ans séparent

les deux passages et l'appréciation de la mesure du temps par le cadran solaire, de négative qu'elle était au départ, est devenue positive.

A. Wolkenhauer explique dans son premier chapitre, qui sert d'introduction (« Einführung »), qu'elle veut, dans son livre, poser un certain nombre de questions : y a-t-il, notamment, un discours romain sur l'organisation du temps ? Comment s'exprime un tel discours ? L'ouvrage ne se veut ni un livre sur la philosophie du temps, ni une reconstitution historique du temps. Il se veut une réflexion littéraire, une enquête sur la manière dont l'organisation du temps s'est construite dans la langue, sur les métaphores utilisées et les arguments échangés. Il vise surtout à exploiter et à interpréter les textes allant de Plaute au principat d'Auguste, avec des perspectives jusqu'au Haut-Empire et la recherche se positionne dans le déroulement de l'histoire culturelle et littéraire de Rome. Le chapitre fait en outre l'état de la question avec la bibliographie afférente, énumère un certain nombre de métaphores présentes dans les textes (par exemple « l'ombre sur le cadran solaire a atteint le milieu », donc « six heures se sont écoulées ») et précise les modalités de constitution du corpus.

Le deuxième chapitre (« Was ist Zeit ? ») étudie les termes désignant des concepts fondamentaux du temps et de l'organisation du temps. Il considère à la fois les modèles grecs et la spécificité romaine : les Romains s'intéressent surtout au temps utilisé, au rapport concret du temps avec la vie sociale. Des aspects de l'organisation de l'année furent attribués à Romulus (ainsi le commencement de l'année au mois de Mars, nom du père de Romulus), d'autres à Numa (ainsi la constitution d'une année de 12 mois).

Le troisième chapitre (« Die Ordnung von Tag und Nacht ») se consacre au premier des grands instruments de la mesure du temps, à savoir l'horloge, qui doit mesurer les paries du jour et de la nuit, et à son impact littéraire. L'auteur s'attache à donner à la fois les *realia* (horloges de L. Papirius Cursor, de M. Valerius Messala, de Q. Marcius Philippus, de P. Scipio Nasica) et à analyser les textes les concernant. A. Wolkenhauer étudie notamment des thèmes de réflexion qui en dérivent : opposition, par exemple, entre la symbolique du jour et la symbolique de la nuit, ou l'horloge comme modèle de l'ordre durable. Elle analyse également le vécu par rapport au temps que suggèrent certaines expressions, ce qui, par exemple, distingue une formule telle que *die hora quinta* d'une indication telle que *ante meridiem*.

Le quatrième chapitre (« Die Ordnung des Jahres : Die Diskussion um den römischen Kalender ») est consacré au deuxième des grands instruments de la mesure du temps, à savoir le calendrier, qui concerne l'organisation de l'année en envisageant, comme le chapitre précédent, les *realia* et les textes les concernant. La réforme du calendrier par Jules César est, bien entendu, au centre de ce chapitre, que dominent, par ailleurs, les trois personnages de César, Varron et Cicéron. L'auteur rappelle la genèse et l'exécution de la réforme, puis essaie de recueillir, malgré le peu de vestiges qui nous en sont parvenus, quelques traces des écrits qu'elle a nécessairement dû susciter à l'époque : annonce de la réforme par César au sénat et édit d'exécution, *commentationes* de l'astronome Sosigène, écrit sans doute composé en grec, dont Pline l'Ancien précise qu'il les reprit plusieurs fois pour les améliorer, et les parapegmes, ces calendriers astronomiques et météorologiques, parfois gravés dans la pierre, devant donner des concordances entre les calendriers des paysans et le calendrier julien. A. Wolkenhauer cherche aussi à apprécier l'effet qu'eut la réforme sur le public. Là aussi, les témoignages sont rares, mais elle en trouve dans la correspondance de Cicéron : les passages concernés semblent indiquer une prise de distance critique par rapport à ces changements, mais leur interprétation exacte est difficile. La même observation peut être faite

pour un apophtegme rapporté par Plutarque (p. 222). Parmi les *realia* de ce chapitre, on trouvera une étude technique précise sur les fonctions de l'obélisque du Champ de Mars (horloge cosmique, gnomon) avec une discussion d'études menées sur ces points. Parmi les études littéraires, on relèvera une section spécifique sur le *De die natali* de Censorinus, qui donne des informations précises sur la mesure du temps et s'inspire fréquemment de Varron, et une autre sur le livre I des *Saturnales* de Macrobe, où il est question de la réforme du calendrier par César, de son histoire et de ses conséquences sociales.

Un cinquième chapitre (« Eutopische und dystopische Entwürfe der Zeitordnung ») porte sur les visions utopiques positives ou au contraire négatives de l'organisation du temps. Au nombre des premières figurent l'idée de la bonne ordonnance du temps naturel ou le mythe de l'âge d'or, où le temps est aboli. Au nombre des deuxièmes, l'auteur relève surtout la critique que fait Ovide en exil de l'organisation du temps extérieure à Rome.

Après un sixième chapitre (« Rückschau »), qui tient lieu de conclusion (rappel des principaux points traités et lien avec d'autres thématiques de la littérature latine), viennent une riche bibliographie et un index, mais qui est seulement *locorum*.

Gérard Freyburger.

David Langslow & Brigitte Maire (dir.), *Body, Disease and Treatment in a Changing World, Latin Texts and Contexts in Ancient and Medieval Medicine* (Collection « Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la Santé ») : Lausanne, Éditions BHMS, 2010, xix et 404 pages.

Cette publication collective reproduit les communications d'un colloque international tenu à Manchester en septembre 2007.

L'orientation générale du recueil nous propose une approche lexicographique, voire paléographique, du corpus médical gréco-romain et de sa survie médiévale. Le recueil, surtout dans sa section II (« Texts, Transmission and Reception »), révèle une dimension philologique incontestable, mais on ne perd jamais de vue la continuité de la transmission d'un savoir : ainsi pour les transcriptions latines de Dioscoride (p. 189 *sqq.*), ou bien pour les avatars éditoriaux d'Hippocrate et de ses *Aphorismes* (articles d'Haverling et de Vázquez Buján, p. 105 *sqq.*, centrés sur la tradition paléographique du viii^e^ au xii^e^ siècles). Mais le centre de gravité intellectuel de la publication reste le souci d'appliquer la recherche lexicographique exigeante à la pathologie, ou plus exactement à l'anatomo-pathologie, rigoureusement localisée dans la structure corporelle, et à diverses thérapeutiques précises, « classiques » ou curieuses. La spécificité latine de la transmission éclaire, dans ses modalités, l'originalité d'une réception qui, dans les recherches les plus récentes, trahit le souci de cerner une médecine romaine originale, aussi bien dans les choix disciplinaires que dans les modalités de la traduction. Faut-il noter que le recueil parcourt de manière privilégiée, et en vertu d'un choix, la littérature médicale latine la plus classique de Celse à Pline l'Ancien et à Caelius Aurélien et Marcellus ?

On appréciera également une curiosité annexe : l'exploration de la culture médicale de quelques écrivains latins, par exemple Plaute, Salluste, Juvénal (M. Baldin, p. 73 *sqq.*) : seule l'étude de Plaute est approfondie. Cette exploration médicale d'une littérature non médicale correspond à une orientation originale du colloque : la dimension sociologique de la culture médicale latine, liée aux divers niveaux lexicographiques : ainsi l'exploration du « vocabulaire médical latin des couches sociales moyennes et inférieures » (I. Mazzini, p. 61 *sqq.*). Il est regrettable

que le *Satyricon* n'ait inspiré que des allusions — même si sa couleur plébéienne relève de l'artifice littéraire.

L'intérêt essentiel du recueil est de lier étroitement la lexicographie au savoir médical. Ainsi la contribution initiale d'H. von Staden (« How Greek was the latin body ? », p. 3-24) : soucieux de marquer la latinité, en tout cas la latinisation de l'anatomie issue de la Grèce et vulgarisée par Celse, l'auteur suit la méthode du *De medicina* ; il choisit comme domaines d'investigation le cerveau (p. 5 *sqq.*), en associant l'anatomie et la pathologie — avec une très intéressante extension au problème philosophique de l'âme, souffle physique ou âme (les perturbations mentales chez Celse, p. 12, et l'étude exhaustive de la *psuchè* hippocratique) ; même méthode pour l'étude de la lexicographie et la pathologie « vasculaires » (très bonne synthèse sur le système artério-veineux latin, p. 15 et note, ainsi que sur les incertitudes de la cardiologie issue des écoles, p. 16-17). La même démarche apparaît dans l'article de Fr. Le Blay sur « l'entité physiologique problématique » des pores de la peau (p. 26 *sqq.*, avec un minutieux recensement lexicographique des « occurrences », p. 32). Une lacune de nos études est comblée par l'exploration systématique du « vocabulaire de la digestion dans les textes médicaux latins » (R. Passarella, p. 275 *sqq.*) : l'article scrute bien les variantes lexicales qui sous-tendent les options de la science antique sur une fonction liée aux « causes obscures » de Celse. Dans un recueil où tout est d'excellente qualité, cette rubrique comprend aussi un éclairage médical du couple *puer/infans* (p. 263 *sqq.* : A. I. Martín Ferreira, qui note la faiblesse de la pédiatrie antique). Même les techniques de la « préparation magistrale » s'éclairent par une étude exhaustive de la terminologie (V. Gitton-Ripoll, p. 319 *sqq.*). Dans le registre de la pharmacologie, on appréciera l'étude sur la « composition » de l'antidote de Zopyros chez Scribonius (Kl. D. Fischer, p. 147 *sqq.*) : les tableaux comparatifs (Marcellus ; Galien, p. 153-155) tiennent le plus grand compte de la tradition manuscrite.

On appréciera la même utilisation rigoureuse de la lexicographie médicale dans toute une série de monographies consacrées à des pathologies spécifiques et à leurs thérapeutiques : hémorrhoïdes ; « morsures, piqûres et empoisonnements ».

Dans un contexte contemporain qui affine les recherches sur l'originalité relative, mais réelle, de la médecine latine, ces riches analyses de la « réception », liée à l'invention d'une langue médicale latine autant qu'à l'assimilation sélective d'un savoir, élargiront l'espace scientifique de notre antiquité.

Jean-Marie André.

Ana Isabel Martín Ferreira (dir.), *Medicina y filología. Estudios de léxico médico latino en la edad media* (Collection « Textes et Études du Moyen Âge », n° 56) : Porto, Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales, 2010, 258 pages.

Les neuf contributions rassemblées dans ce collectif s'inscrivent dans le cadre plus général du projet « Diccionario Latino de Andrología y Ginecología » (DILAG) porté par l'Université de Valladolid et l'équipe *Speculum medicinae*, dont le champ chronologique s'étend du I^er^ siècle ap. J.-C. (Celse) jusqu'aux premières années du XVII^e^ siècle et font suite au IV^e^ Congrès Européen d'Études Médiévales tenu à Palerme en juin 2009. Ce contexte explique l'orientation des études proposées, où la sexualité, les distinctions de genre et la maternité occupent une place prépondérante bien que non exclusive. Malgré son titre très général, l'ouvrage présente donc une certaine unité thématique. Il est accompagné de deux indices utiles (auteurs

antiques, médiévaux, renaissants et œuvres anonymes ; auteurs modernes). Un index des termes médicaux et techniques aurait été bienvenu mais ne s'avère pas indispensable car chaque contribution du volume se présente en fait comme un lexique thématique et ordonné ; le lecteur trouvera ainsi aisément, en parcourant les pages, les termes sur lesquels porter son attention. L'introduction de l'éditrice donne une présentation raisonnée du projet DILAG et, dans une seconde partie, la liste détaillée des abréviations et des sources citées, avec les éditions de référence, anciennes ou plus récentes. Cette liste évite l'allongement des notes infra-paginales à venir et permet d'apprécier d'emblée l'ampleur et la nature du corpus exploité.

José Pablo Barragán Nieto propose une première étude sur le lexique des affections de la peau (p. 33-53), organisée en deux parties, une compilation lexicale et une analyse des principaux procédés de création de ce lexique. La méthodologie adoptée ainsi que le corpus étudié (sélection assez large de textes allant de l'Antiquité au XVI^e^ siècle), sont clairement exposés avant l'étude proprement dite. Celle-ci montre que le lexique dermatologique latin est varié et riche et que sa formation obéit aux procédés généralement observés pour les termes techniques en général et médicaux en particulier, avec notamment, à partir du XI^e^ siècle, une influence sensible de la médecine de langue arabe.

L'exposé d'Alejandro García González s'intéresse aux efféminés, viragos et hermaphrodites (p. 55-86). Les termes désignant l'ambiguïté sexuelle et les pratiques homosexuelles abondent dans la littérature grecque et latine et ne relèvent de ce fait pas de la seule langue technique des traités médicaux : la confrontation entre le vocabulaire des médecins et le discours littéraire ou philosophique est de ce fait particulièrement intéressante. Il ressort de l'étude du corpus que les médecins recourent à un lexique beaucoup moins riche. Les hommes « efféminés » n'y sont en effet pas désignés en référence à leurs pratiques ou postures sexuelles, dont la charge satirique et morale est toujours forte ailleurs. Si les femmes viriles intéressent quelque peu le savoir médical du point de vue de leur stérilité supposée, le lesbianisme paraît en revanche réduit à la portion congrue, de par la faiblesse des occurrences des termes s'y rapportant et des considérations auxquelles cette sexualité peut donner lieu. De manière générale, l'homosexualité en tant que telle ne semble pas envisagée sous l'angle de la pathologie. Le cas plus particulier des hermaphrodites ou androgynes suscite quant à lui la curiosité scientifique, en tant que phénomène rare mais naturel, et n'est pas traité sous l'angle du prodige ou de la monstruosité, comme il peut l'être dans la littérature non médicale.

Miguel Ángel González Manjarrés passe en revue la dénomination et la définition des principales fonctions naturelles (p. 87-104) et rappelle que les princi pes de la physiologie galénique restent en vigueur tout au long du Moyen Âge et jusqu'à la Renaissance en se concentrant sur les trois premières d'entre elles, la fonction générative ou formative, la nutritrive et l'augmentative. L'étude des nombreux termes se rapportant à la première permet d'interroger les diverses théories relatives à la génération et à l'embryon. Comparativement, les deux autres fonctions, moins problématiques, ne donnent pas lieu aux mêmes variations terminologiques. L'étude révèle par ailleurs que les textes renaissants sont plus riches en synonymes et *variationes* tandis que les auteurs du Moyen Âge privilégient l'univocité et la simplification du vocabulaire, condition fondamentale de la constitution d'une langue technique.

M. Cruz Herrero Ingelmo étudie les déformations de la terminologie d'origine grecque (p. 105-117). La familiarité moindre des locuteurs latins avec la langue grecque, qui s'observe dès le haut Moyen Âge, entraîne de nombreuses déformations des termes techniques qui en sont issus. Pour nombre d'auteurs, la langue grecque est en effet devenue « opaque ». L'interprétation étymologique associe ainsi

assez souvent des termes issus du grec à des vocables latins phonétiquement ressemblants ; l'article décrit avec précision quelques cas paradigmatiques de ce phénomène répandu, qui relève tant de la langue savante que de l'usage populaire. L'auteur insiste cependant en conclusion sur la relative rareté de ces transformations fautives. Dans l'ensemble, les traités médicaux conservent assez bien la terminologie d'origine grecque.

Ana Isabel Martín Ferreira liste, référence et commente brièvement l'ensemble des termes désignant l'enfant, depuis le stade embryonnaire jusqu'au seuil de l'âge adulte (p. 119-164). Elle commence par rappeler que la pédiatrie ne constitue pas un domaine reconnu de la médecine ancienne mais se trouve généralement associée, dans la littérature, aux traités de gynécologie / obstétrique ou aux exposés relatifs à l'hygiène. L'étude est divisée en deux parties pertinentes, distinguant dans un premier temps les termes polyvalents (présents dans la littérature générale et dans les textes médicaux ; partie incluant les termes à connotation affective ainsi que les termes désignant le statut familial ou social de l'enfant, selon son origine ou son ordre de naissance par exemple) et le lexique technique (réservé aux médecins). L'exposé sur les termes *puer/puella* et *infans/infantia* offre des éléments utiles sur la question, souvent délicate pour le traducteur, de la dénomination et de la détermination des premiers âges de la vie. Du côté du vocabulaire technique, on constate sans surprise l'importance numérique et la diversité des termes renvoyant à l'embryologie. De manière générale, ce champ lexical contient peu de vocables grecs, la langue latine suffisant à désigner l'essentiel des réalités mentionnées. L'auteur note également que la plupart des définitions relatives à l'enfant sont négatives et témoignent du statut de cet être sans identité propre dans les sociétés traditionnelles.

L'exposé d'Enrique Montero Cartelle porte sur les déformations des termes arabes (p. 165-181) et n'embrasse donc qu'un corpus postérieur au XI^e^ siècle, période à partir de laquelle la médecine de tradition arabe commence à exercer une influence sur le monde latin, sous l'impulsion notamment de Constantin l'Africain, premier traducteur de traités de langue arabe, et, un siècle plus tard, de Gérard de Crémone, traducteur d'Avicenne. Plusieurs cas de figure sont passés en revue : l'introduction par translittération directe en latin de termes arabes, la déformation de termes d'origine grecque eux-mêmes repris en arabe, altération de l'arabe par confusion de l'article, déformations de l'arabe causées par une méconnaissance de la langue, volonté de donner à un terme translitteré une forme latine plus facilement assimilable et compréhensible. Le lecteur constatera que les exemples choisis confrontent le philologue classique aux cas de figure bien connus que la lecture des manuscrits lui offre abondamment.

María Jesús Pérez Ibáñez s'intéresse aux expressions de la distinction sexuelle entre homme et femme (p. 183-206). Outre les formes d'usage courant, les textes médicaux recourent à des formes s'appliquant ailleurs aux êtres animés non humains (*mas*, *masculus*, *femina*, *femella*), utilisées notamment pour la désignation des organes de la reproduction.

Victoria Recio Muñoz étudie le vocabulaire de l'inflammation (p. 207-220).

Enfin, Cristina de la Rosa Cubo se concentre sur les différents statuts de la femme à partir du lexique de la virginité, du veuvage, des moniales et des prostituées : ces catégories sociales reposent sur l'opposition entre abstinence et abus sexuels. Même si la troisième catégorie renvoie à des usages du Moyen Âge chrétien, elle ne présente pas moins quelques analogies factuelles avec certaines prêtresses païennes : le lexique qui la désigne est en revanche spécifique à l'époque médiévale.

En somme, de par le dépouillement, précis mais choisi, d'un vaste corpus que les auteurs de ce volume réalisent, le tout constitue un outil appréciable pour les

études lexicologiques, tout en présentant quelques éléments de réflexion pour l'historien de la médecine ou l'historien des mentalités.

Frédéric Le Blay.

Sciences historiques

† Géza Alföldy, *Römische Sozialgeschichte* : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2011[4], 399 pages.

Voilà un livre comme il n'en paraît qu'un tous les dix ans ; et ce jugement n'est pas une flatterie pour un auteur qui vient de mourir d'une crise cardiaque sur l'Acropole d'Athènes. Il en est à sa quatrième édition, et les précédentes avaient été traduites dans toutes les langues de congrès (même en français !), et également dans des langues qui ne sont pas de congrès. Il présente le double avantage d'être assez clair pour être utilisé par les étudiants et assez profond pour rendre service à leurs maîtres. Il manifeste une érudition considérable, comme le montrent les notes de bas de page, qui occupent parfois autant d'espace que le texte ; la bibliographie générale, classée par thèmes, occupe plus de cinquante pages à la présentation bien dense, qui rendront service à tous les lecteurs, même aux plus exigeants (p. 320-374). L'auteur n'étudie pas la société en se limitant aux couches sociales (sénateurs, chevaliers, notables municipaux etc., jusqu'aux esclaves et aux bandits) : il intègre l'examen de secteurs particuliers (par exemple les femmes, les « personnes âgées » etc.). Le plan n'en est pas moins très historique, puisque très chronologique. La matière est répartie entre sept chapitres. 1. L'ordre social de la Rome primitive est donc examiné en premier. Le rôle du roi et la division entre patriciens et plébéiens définissent la situation initiale. L'esclavage apparaît alors, « patriarcal » (p. 27). La division entre *patres* et *plebs*, patriciens et plébéiens, prépare les affrontements des v[e] et iv[e] siècles. 2. Au passage du v[e] au iv[e] siècle, les structures archaïques sont confrontées au phénomène de l'expansion territoriale consécutive à la conquête. Et l'organisation politique devient un enjeu social : les plébéiens veulent avoir part au pouvoir, politique et aussi religieux ; ils souhaitent accéder aux sacerdoces, au moins à quelques-uns d'entre eux. Le phénomène de l'expansion fait entrer dans la société romaine de nouveaux Romains qui n'habitent plus Rome. Et l'arrivée de nouvelles richesses modifie les mentalités, les comportements et les mœurs politiques. Le poids de la noblesse sénatoriale se fait plus pesant et caractérise la société davantage dans le domaine romain que dans d'autres parties du monde méditerranéen. 3. Le ii[e] siècle avant notre ère est marqué par un changement de structures, conséquence comme on sait de la Deuxième Guerre punique. L'élite des patriciens et l'élite des plébéiens ont fusionné pour donner la *nobilitas* ; et elles ont adopté en commun un ensemble de valeurs. Alors apparaissent des Romains qui vivent non seulement en Italie mais même dans des provinces, la misère d'hommes libres surgit, ainsi que la naissance des populaires qui est en germe dans le fameux discours de Tibérius Gracchus (p. 72-73), où il dit que toutes les bêtes qui vivent en Italie ont un abri, alors que des hommes qui se sont battus pour elle n'ont pas même un toit. Ce discours marque le début de la crise, ce dont évidemment personne ne se doute à ce moment. 4. La crise de la République, politique, a donc des racines sociales. Le conflit entre populaires et *optimates* crée un désordre tel que d'autres milieux en profitent pour se soulever, les esclaves de Spartacus (mais